

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Montréal *underground*

Daphné Bathalon

Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bathalon, D. (2011). Compte rendu de [Montréal *underground*]. *Jeu*, (141), 146–148.

DAPHNÉ BATHALON

MONTRÉAL UNDERGROUND

Jeune festival bilingue et *underground* de Montréal, Zoofest veut créer un ramdam dans la cité, qui rassemble les publics francophone et anglophone, ceux de l'humour, du théâtre et de la musique, les trois principaux volets de l'événement. Sa programmation éclectique se présente comme un rendez-vous des genres, une vitrine pour la relève d'ici et d'ailleurs (des artistes de la France, des États-Unis, de l'Espagne et de l'Angleterre étaient de la partie cette année). À l'intérieur d'une zone de création artistique, elle-même comprise dans le Quartier des spectacles, Zoofest invite le public à se déplacer d'une salle à l'autre au cours d'une même soirée. En juillet dernier, les productions prenaient toutes l'affiche dans quelques-unes des petites salles de la métropole, distantes de cinq à dix minutes de marche : de quoi favoriser la multiplication de découvertes.

Cette troisième édition proposait deux fois plus de spectacles et trois fois plus de représentations qu'en 2010. Juste pour Rire, qui chapeaute l'événement, cherche par le biais de ce festival multidisciplinaire à aller à la rencontre d'un public jeune et urbain, avide de découvertes culturelles. Il a ainsi attiré 60 % plus de spectateurs qu'en 2009, année de sa création, et souvent bénéficié d'une belle couverture médiatique.

Malgré cela, les quelque 80 spectacles n'attiraient ni ne méritaient également l'attention ; certains d'entre eux, moins travaillés, paraissaient le fait d'amateurs. C'était le cas, par exemple, de *Couples : l'expérience*, dont les organisateurs disent qu'il a remporté un vif succès. Pourtant, 20 personnes à peine assistaient à la représentation du 24 juillet au Théâtre la Chapelle. Ce spectacle convie le public dans un étrange laboratoire où un psychologue mène en secret une étude sur l'amour afin de prouver sa non-existence. Le concept de laboratoire scientifique n'est certes pas nouveau (et a déjà été bien exploité par Momentum, entre autres), mais il offre de nombreuses possibilités de jeu. *Couples* s'attarde à explorer ce qui se produit lorsqu'on introduit un élément nouveau – une idée ou un objet – dans une équation amoureuse. Or, on voit relativement peu les effets de ces modifications. Dépeints à traits grossiers, les nombreux personnages (quatre couples et deux scientifiques) ne sont guère vraisemblables, et le jeu des acteurs s'en ressent. Cris et déplacements superflus minent ainsi l'intérêt du laboratoire. Pourtant, la proposition du Théâtre de l'Œil Ouvert était alléchante : porter un regard froid et clinique sur le charnel, l'émotionnel, et prouver que « tout s'explique et se gère ». Mais les auteurs Jade Bruneau et Louis-Charles Sylvestre, cherchant à dresser un portrait global des couples modernes, ne parviennent qu'à en brosser un tableau surchargé. L'amour contrôlant, la peur de l'engagement,

le romantisme contemporain, l'amitié entre garçons et filles : le texte aborde de nombreux sujets à travers les courtes séquences de jeu entre les couples. Il manque à ce portrait de société la critique, le mordant, la précision clinique que ces deux scientifiques du laboratoire, souvent effacés ou en périphérie de l'action, incarnent trop peu sur scène.

S'amuser, réfléchir peut-être...

En dépit de toute l'énergie déployée pendant les 23 jours de festivités, on peut se demander si Zoofest a complètement atteint son objectif : « Créer des expériences uniques, qui ne seront pas oubliées ; des expériences qui font réfléchir, ressentir, et surtout grandir¹. » De fait, les très courtes pièces (la plus longue faisait 20 minutes) de *Théâtre Tout Court*, présentées par AbsoluThéâtre le 19 juillet, manquaient de cette profondeur qui aurait rendu l'expérience théâtrale inoubliable. D'intérêt inégal, le spectacle n'a pas réussi à capter l'attention du public, et quelques personnes sont parties au milieu de la représentation. Ces courtes pièces partagent certains points communs avec les joutes d'improvisation : absence de décor, rapidité d'exécution, répliques percutantes. Mais si ces *flashes* offrent de bonnes idées et de l'humour, ils s'essouffent aussi rapidement. C'est particulièrement notable dans le cas de *David et Hommage à Kevin*. Philippe Audrey y incarne très bien *l'adulescent*, un type de personnage présent dans les émissions de télé-réalité, qui est caractérisé par la pauvreté de vocabulaire, le manque de culture et la superficialité. Néanmoins, après les cinq premières minutes, on a saisi le propos, fait le tour de la caricature et l'amusement devient léger ennui.

Pourtant, il fallait rester dans la salle pour apprécier *Intérêt principal* (texte de Wayne Rawley, mise en scène de Serge Mandeville), une pièce au titre bien choisi, et *Sayonara* (texte et mise en scène de Philippe Robert). Dans la première pièce, des hommes d'affaires discutent avec le vocabulaire propre aux requins de la finance. Rapidement, on comprend qu'il s'agit de garçons – « On est des grands, on a 8 ans » –, réunis pour parler des filles, grave sujet. Une idée loufoque qu'ont très bien interprétée l'ensemble des comédiens. Dans la seconde pièce, *Sayonara*, la structure du scénario favorise une belle montée dramatique. Tout commence par une situation banale : deux hommes en voyage d'affaires au Japon discutent dans une chambre d'hôtel et se font livrer leur repas. La visite du livreur bouleverse pourtant la vision du monde de l'un des deux hommes qui bascule dans une désopilante crise d'angoisse. L'homme prend conscience que le livreur, entré soudain dans sa vie, en ressortira pour toujours une fois la porte de la chambre franchie. Jamais l'homme d'affaires et le livreur ne se reverront, jamais ils n'en sauront plus l'un sur l'autre. L'homme réalise ensuite que, quotidiennement, il croise des centaines de

personnes qu'il ne connaît pas et ne connaîtra jamais non plus... Là aussi, l'idée de base et le texte, construit autour du questionnement existentiel, se démarquent du lot. Dans ces deux courtes pièces, comme dans toutes les autres de la soirée, les comédiens jouaient avec plaisir et justesse.



Théâtre Tout Court d'AbsoluThéâtre, présenté au Zoofest 2011.
SUR LA PHOTO : Philippe Audrey dans *David*. © Louis Longpré.

Les spectateurs se sont, eux, visiblement beaucoup amusés à participer au jeu de pistes géant orchestré par les Productions de la Pastèque Carrée. *CSI : Baie-St-Paul* propose au public de résoudre un meurtre très étrange survenu dans une galerie d'art de la ville. La dynamique s'établit dès les premières minutes entre le public et les deux duos d'enquêteurs : le duo imbécile et timoré et le duo efficace, logique et professionnel, mais souffrant d'hallucinations ou d'agressivité contenue. La forme du spectacle facilite l'interaction entre la salle et la scène. Les rôles secondaires sont attribués à des spectateurs volontaires, et les répliques glissées à l'oreille de chacun au moment opportun. La réussite de la pièce repose donc beaucoup sur les réactions du public et la participation des spectateurs choisis. La Pastèque Carrée a pris ce beau risque. Selon les situations et l'allure des courageux volontaires, les comédiens improvisaient avec talent de nouvelles répliques. Si le public du 26 juillet était plutôt timide, trois soirs plus tard, ses éclats de rire et ses applaudissements résonnaient jusque dans le foyer du Théâtre la Chapelle.

1. Site Internet du festival.

Explorer

Deux spectacles se sont distingués dans la programmation de Zoofest tant par la qualité de la réflexion que par le travail derrière la création : *5^e étage et demi* et *Clotaire Rapaille : l'opéra rock*. L'un et l'autre exploraient des filons vraiment pertinents, s'intéressant à un personnage avant tout, l'examinant sous tous les angles pour le décortiquer et le déconstruire.

Dans *5^e étage et demi*, Jean-Sébastien (interprété par Jean-Marie Corbeil, aussi auteur de la pièce), un professionnel de la publicité trentenaire, se déclare satisfait de sa vie, qu'il a apparemment bien réussie. Coincé dans un ascenseur, il est pourtant contraint de dresser un bilan de son existence, sous l'œil attentif du gardien de sécurité et de sa caméra. Au fil des confidences et des digressions du personnage, on explore toutes ses blessures. Avec suffisance d'abord, puis de plus en plus d'émotion, Jean-Sébastien aborde les grands débats de société : pauvreté, pédophilie, religion... et des sujets triviaux ou plus personnels : la salsa, l'anthropomorphisme, *Occupation double*, Mère Teresa... Il le fait toujours avec un humour pince-sans-rire. Hilarante et cynique, la capsule documentaire de *National Geographic* que parodie Jean-Sébastien nous présente le jeune professionnel d'Amérique et ses mœurs comme s'il s'agissait d'un animal. Seule maladresse du spectacle, les temps d'arrêt lorsque le protagoniste agrippe le combiné pour interroger directement le gardien qui l'observe à travers la caméra de surveillance. Ce procédé scénique coupe malheureusement l'élan du monologue, brisant l'impression qu'il s'adresse à nous, en quelque sorte présents avec lui dans l'ascenseur, et créant les rares moments de flottement de ce spectacle.

L'humoriste Jean-Marie Corbeil livre avec aisance un texte caustique à souhait. De plus, la pièce dispose d'une solide structure dramatique : la déconstruction du personnage et sa déconfiture deviennent de plus en plus divertissantes au fil de la représentation. Tout l'intérêt du spectacle réside dans cet instant où Jean-Sébastien bascule, délaisse son masque d'arrogance pour révéler le doute et le questionnement. Subtilement et à l'insu même du personnage, ses certitudes sur ses capacités, son intelligence et son entourage s'écroulent. Et nous avons alors pour cet homme beaucoup plus de sympathie.

D'abord présenté au Festival du Jamais Lu, puis à Québec, *Clotaire Rapaille : l'opéra rock* a fait tous les soirs salle comble à l'Underworld, porté par un vent favorable. Un opéra rock sur Clotaire Rapaille ? Quelle idée saugrenue ! Le simple titre de ce drame épique, signé Olivier Morin et Guillaume Tremblay, fait sourire. Dans le Québec de 2045, indépendant mais gravement désillusionné, Sherbrooke, devenue province, se cherche une identité. Arrive Clotaire Rapaille, le fumiste célèbre, qui propose de propulser les Sherbrookoïses au « *level 2* de l'humanité ». Pour surpasser les autres provinces du Québec, les gouverneurs et citoyens acceptent toutes les idées de Rapaille, aussi délirantes soient-elles : prospecter du fromage en grain à Drummondville,

faire voler les voitures à Victoriaville... Le spectacle effectue un véritable tour d'horizon des clichés de la société québécoise, et propose une revue de toutes nos (vaines) querelles et des rivalités entre les villes. Gilles Vigneault, David Gentile et le petit Jérémy Gabriel y font même une apparition !

Le spectacle démarre lentement par une vidéo vantant les grands faits d'armes de Clotaire Rapaille aux onomatopées fameuses. Cette présentation n'apporte pas grand-chose au spectacle, d'autant plus que la majorité des textes à l'écran étaient mal cadrés, et même parfois en partie tronqués. Heureusement, l'humour pétarade ensuite grâce aux nombreux jeux de mots, références culturelles et sociales, imitations et chansons... La musique de Navet Confit vient joyeusement enrober le tout. S'emparant de Clotaire Rapaille, le chœur formé de six comédiens et quatre musiciens en fait un homme plus grand que nature, un personnage de théâtre arrogant, fascinant et surtout complètement absurde. Cet opéra rock déjanté a fait rire le public de ses propres travers et de ses obsessions sans prétendre à la critique sociale ou à plus de sérieux. Morin et Tremblay parodient tout avec une égale et gentille moquerie.

Peut-on dire, comme les organisateurs le soutiennent, que Zoofest a trouvé son public, son créneau, trois ans après sa création ? Pas tout à fait. Il ne s'agit pas encore de l'événement espéré puisque, même en fin de festival, les salles ne sont que partiellement remplies, particulièrement pour le volet théâtral. Le dynamisme Zoofest a tout de même réussi à bâtir un territoire d'exploration bilingue et accueillant, à l'esprit ouvert et au cœur jeune. ■



5^e étage et demi, spectacle solo de Jean-Marie Corbeil présenté au Zoofest 2011. © Marie Fontaine.